

L'ORPHELINE

D'une main tremblante, elle avait tiré le cordon. J'ouvris. Je me trouvai en face d'une enfant de huit, dix ans peut-être. Ses cheveux étaient blonds et lisses, ses yeux grands et bleus, ses joues, légèrement animées par la température sévère, ne laissaient pas moins voir une immense pâleur. Tous ses traits étaient bien dessinés, réguliers, avec une expression de douce crainte d'enfantine timidité. Frêle, délicate, mal vêtue, elle sortit de son vieux châle, rapiécé sans goût et sans art, un petit bras nu, bleui par le froid, et, d'un timbre mal assuré :

—Charité ! s'il vous plaît.

On est plus ou moins porté à la compassion suivant que l'on souffre ou que l'on est heureux. Ce petit visage, reflétant à la fois pauvreté hon-

nête et souffrance, fit mon cœur gros et m'intéressa subitement.

—Quel est ton nom, ma belle ? lui demandai-je.

—Je m'appelle Rose, dit l'enfant.

—Que fait donc ton papa ? continuai-je.

—Il est mort.

—Et ta maman ?

—Je n'en ai plus !...

La voix de la petite devint pleine de larmes.

Je fis rentrer cette enfant. Je réchauffai ses membres glacés par une demi-journée de courses pénibles, je tins longtemps ses petites mains près du feu ; ma sœur lui donna quelques vêtements chauds, un peu de nourriture, puis elle nous dit son histoire.

Le chef de la famille, homme de cœur, entretenait une certaine aisance dans le ménage. Mais un jour des compagnons de travail apportèrent à la maison son cadavre meurtri, brisé, haché. Il avait trouvé la mort au devoir. Monté sur un

échafaudage, celui-ci, mal équilibré, s'était effondré, emportant avec lui ouvriers et charpente. Trois hommes lui sèrent leur vie sous les décombres. Le malheureux père avait été une des victimes.

L'entrepreneur avait fait une courte visite, payé les funérailles, on ne l'avait plus revu.

Et l'enfant fit suivre un triste récit d'années longues de jeûnes, de misères, de vie difficile, cruelle, remplie d'angoisses de tous noms, à laquelle la pauvre mère n'avait pu survivre. Elle était morte, jeune encore, à trente-six ans, laissant la petite, sa joie comme son désespoir en ce dernier instant, à la merci de voisines, honnêtes femmes, mais pauvres aussi...

Puis Rose, baissant avec scrupule ses beaux yeux, ses joues se colorant d'une rougeur touchante, elle ajouta qu'il lui faisait grande peine d'aller ainsi de porte en porte mendier un sou, un morceau de pain, qu'elle était tout honteuse et



UN CONVOI DU PACIFIQUE CANADIEN ENNEIGÉ

qu'elle plourait bien souvent ! Mais les familles qui l'hébergeaient avaient tout un nombre de petits souffreteux et manquant du nécessaire : il fallait bien qu'elle aidât de cette manière, étant trop jeune et trop faible pour travailler.

Cette narration m'avait causé une bien pénible impression. Quand je refermai la porte derrière cette enfant après qu'elle m'eût promis de revenir, quand, l'ayant retenue quelques instants, sentant que je ne pouvais grand chose pour elle, je la rendis à sa misérable existence, des larmes brûlèrent ma joue.

Pauvre petite !... Elle n'avait plus de mère ! et sa voix avait trouvé un écho dans mon cœur ! Elle n'avait plus de mère ! et je sentais avec elle toutes les tristesses, toutes les douleurs, toute l'affaissement de son âme ! Elle n'avait plus de mère !

A des points de vue peu différents, qu'on soit

riche ou pauvre, obligé de tendre la main ou capable de mettre une obole dans celle qui nous est tendue, perdre sa mère, quand déjà le père n'est plus, rester orpheline, c'est manquer une part de sa vie, la meilleure et la plus grande, c'est marcher à l'aventure sans guide, sans appui, sans soutien, c'est voir, de tous côtés, à travers le bruit des fêtes mêmes, sous le sourire des fleurs, le chant des oiseaux, vide, ennui, lassitude, découragement.

Tant qu'on a auprès de soi sa mère, cette pieuse voix, cette conseillère sensible, affectueuse, droite, qui ne connaît si bien notre âme que parce qu'elle l'a elle-même formée, qu'est-ce que la vie et que la vie est et que nous importe-t-elle vraiment ?

Songe-t-on seulement au lendemain ? Sait-on s'il en viendra un et s'en préoccupe-t-on ?...

Le présent est plein pour nous ; nous marchons et une main aimée, prudente, tient la nôtre ; n'en sera-t-il pas toujours ainsi ?

Et y a-t-il réellement par le monde des âmes

qui s'en vont en tâtonnant chercher la route dans laquelle il leur faut s'engager, parce que personne n'est là pour la leur indiquer ? Pense-t-on pourquoi la suite des événements qui se précipitent leur est fatale ? parce que personne n'est là pour la prévenir du danger, des défauts du chemin, pour les garantir des intempéries du monde, de ses passions, de ses délires comme de ses extases ?...

Non.

Toutes ces choses, on les ignore que pour les apprendre quand vient notre tour à nous, que nous nous trouvons seuls au si ; quand nous cherchons ce regard qui nous montrait la tâche de chaque jour, le sentier que nous devions suivre sans fausse honte et avec courage. On les apprend, ces tristes choses, quand nous cherchons les traits sur lesquels se lisaient la confiance, la douceur, la bonté, — ces traits calmes, dignes, qui nous consolent, qui nous relèvent lorsque notre pied se heurtait à un écueil, lorsque notre